

Claude est mort sans m'en parler

Denise Blais

Volume 15, Number 2, Spring 2003

Guerre, mort amère

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073827ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073827ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Blais, D. (2003). Claude est mort sans m'en parler. *Frontières*, 15(2), 76–77.
<https://doi.org/10.7202/1073827ar>

CLAUDE EST MORT sans m'en parler

Denise Blais,
écrivaine.

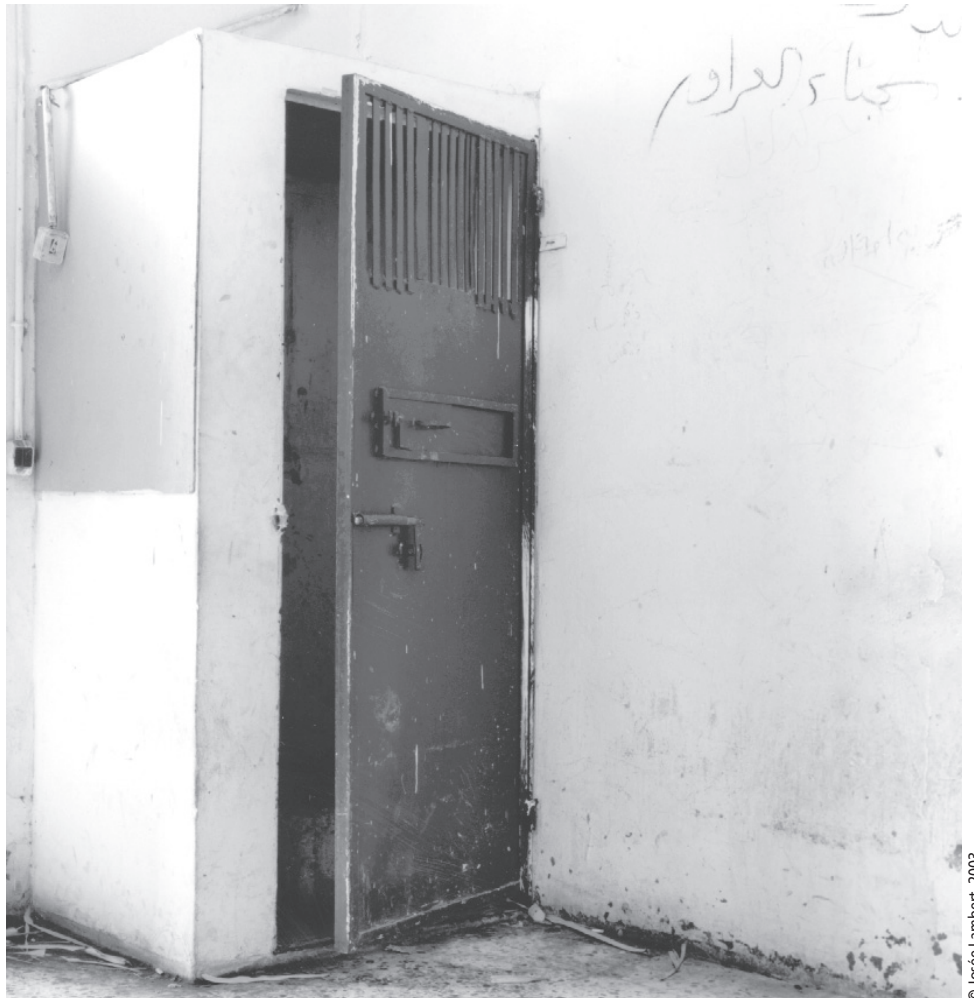
Bientôt un an que Claude a rejoint le royaume des morts. J'évite autant que possible de réfléchir à sa disparition, à la culpabilité qu'on m'a déniée. « Tu n'as rien à voir avec cette mort. Ce n'était qu'un désespéré. » Désespéré peut-être, mais amoureux de moi tout de même. Du moins, c'est ce qu'il affirmait. Je sais, il était du genre à tomber en amour très rapidement. Du genre à tomber en amour comme on tombe du désespoir pour s'accrocher au premier cordon qui passe. Il était même du genre à arrêter de boire pendant quelques semaines parce qu'il a rencontré un nouvel élastique de jupe bleue.

Je n'étais pas éprise de lui, car je venais tout juste de m'échapper des bras du grand amour de ma vie. Le désespoir et la peine de celui qui allait devenir « mon ex » étaient trop frais à mon esprit. Je suffoquais à la pensée qu'il ne m'enlacerait plus, que son corps n'épouserait plus jamais le mien. Je tentais d'anesthésier ma douleur en cessant de respirer. Les bras de Claude remplaçaient ceux des parents et amis qui n'étaient pas venus partager mon deuil. Mon coup de foudre, devenu passion, était en train d'agoniser et mes proches ne s'en souciaient aucunement.

Nous étions, Claude et moi, deux naufragés de l'amour et nous pleurions ensemble ; cependant, nos larmes prenaient la forme du rire. Un fou rire semblait s'être emparé de nous pour de bon. Nous nous racontions nos enfances, nos amours ratées et nous étions morts de rire devant

notre incapacité à trouver un petit bonheur tranquille. « Un petit bonheur de chien tranquille », avait-il lancé en s'esclaffant à nouveau, escaladant la tour de rire de celui qui, une fois la réserve de larmes épuisée, regarde ses malheurs de haut et les trouve ridicules. Ce jour-là, pour une raison que j'ignore, il pouvait se balancer de ne pas

avoir été cajolé par une mère disparue très jeune, de ne s'être jamais entendu avec son père alcoolique, et d'avoir toujours eu des histoires décevantes avec les femmes. En ce jour de printemps pluvieux, Claude semblait miraculeusement guéri des blessures de son passé, persuadé d'être de nouveau amoureux.



*D'autres portes se referment
sur l'innommable.*

La flamme n'allait pas durer. Après m'avoir « aimée » pendant quelques jours, il ne m'a plus téléphoné. Il était mort. Recommencé à boire. Perdu ses clés. Tombé du quatrième étage. Ne s'en sortira probablement pas. Est dans le coma. Coma. Co...ma...

Il venait de s'inscrire à un cours de fleuriste et m'avait offert son premier arrangement : un bouquet qui m'a paru funèbre au premier regard. Je ne l'ai pas aimé. Les fleurs qui devaient parler d'amour sentaient la mort à plein nez. Je les ai reconnues du premier coup d'œil : leurs pétales empestent la mort et on continue de les disposer en couronnes pour ensuite les jeter sur les tombes. Claude m'a expliqué que la forme avait été imposée. Je n'ai pas osé lui demander s'il avait eu son mot à dire quant à l'espèce à utiliser. J'ai feint d'être contente. Il était si heureux, lui, de son nouvel emploi du temps. Je tentais vainement de croire à son âme de fleuriste. J'avais l'impression qu'il s'accrochait aux fleurs comme un homme qui, ayant tout essayé et croyant avoir tout raté, commence à reluquer les pissenlits. Facile d'écrire ceci *a posteriori*. Le fait est que je n'ai jamais soupçonné sa mort imminente. Cependant, son envie de devenir fleuriste me procurait une drôle de sensation chaque fois qu'il en parlait.

Quelqu'un ne se découvre pas une soudaine carrière dans ce domaine à trente-huit ans. Si oui, pourquoi ? Comment ? Il était incapable d'expliquer comment sa soudaine passion pour les fleurs lui était venue.

N'y a pas eu de couronnes pour lui. Pas de soirée funèbre. Pas de tombe. Rien. Incinéré. Rapatrié. Fait disparaître en vitesse.

Je suis restée avec ses fleurs sur la mémoire. M'ont tous dit que sa mort n'avait rien à voir avec moi. « C'était un accident ! » Un accident, oui ! Celui d'un homme qui en a assez de ne pas trouver de baume à sa souffrance. La chute d'un enfant de trente-huit ans qui en a marre de pleurer seul, ne trouvant plus le courage de dérober la quantité de rhum suffisante pour geler ses blessures. Glissé sur la neige et chuté. S'est redressé tel un fantôme et ne pouvait pas appeler à l'aide. Les mots ne sortaient pas. Ne sortiraient jamais plus. S'est étalé une seconde fois dans la neige sale, sur l'asphalte noire. Seul. L'ambulance est enfin venue. La grosse machine s'occuperait désormais de lui.

Dans le coma plusieurs jours, les grosses têtes affirmaient qu'il est inutile de lui rendre visite. Trient sur le volet ceux qui pourront lui faire leurs adieux. Ces gens qui

ne le connaissent même pas déterminent qui Claude a envie d'avoir à ses côtés. Ne laisseront passer qu'un père qu'il n'a pas vu depuis cinq ans.

Mes fleurs d'amitié sur les bras, je n'ai pas eu le courage de défoncer le barrage institutionnel. Lâche comme on l'est si souvent depuis que les fonctionnaires s'occupent de tout à notre place. Pourquoi veiller nos morts puisqu'ils sont payés pour le faire ? Rémunérés pour nous dire où et quand pleurer, combien de minutes par mort sont allouées...

J'aurais bien voulu mourir moi aussi, vu que ma grande histoire d'amour était terminée. Ne pas avoir à sentir la déchirure qui me traversait le corps chaque seconde de la journée. Mourir aurait été de loin préférable. Certainement plus facile en tout cas. Je n'avais pas cette chance. Je retenais le hurlement que j'aurais dû lâcher pour que la terre entière sache que notre union avait avorté. Oui, je me bâillonnais moi-même, parce que dans mon pays, quand ça fait trop mal, on se tue. C'est le seul courage qu'on finit encore par trouver. Se tuer ou buter ceux qu'on juge responsables d'une douleur que les calmants n'arrivent plus à apaiser. Appuyer sur la gâchette afin de devenir un héros pendant quelques secondes. Comme à la télé ! Dégainer est si familial. Compter sur la célébrité télévisuelle. Et pourquoi pas se suicider pour se racheter ? « Ne remettez plus à demain. Si vous avez échoué votre vie, réussissez votre mort. Réservez votre heure d'écoute dès maintenant. Pour une mort en direct, composez le 1-800-MORTDIR immédiatement. » À quand une telle publicité ? J'imagine déjà le message, construit tel un vidéoclip inoffensif et anodin, accompagné d'une musique rock... J'ai la nausée rien que d'y penser, car, dans mon pays, on n'est pas à l'abri d'une telle ineptie.

Moi, je n'ai jamais tué personne. Personne ni même moi. J'ai seulement quitté un pays qui ne m'aimait pas assez, que j'aimais trop. Que j'aimais mal. J'attendais qu'on me dise quoi faire. Qui aimer. Pendant combien de temps. Pendant combien de temps pour ne pas trop souffrir, pour ne pas avoir à mourir quand l'histoire prendrait fin. J'aurais pu m'enrôler dans l'un de ces nombreux cours où, en une trentaine d'heures, l'on vous apprend à aimer convenablement, mais j'ai préféré accompagner ma mère à la Méditerranée. N'y a plus que celle-ci maintenant pour m'enseigner les lois de la mémoire, de la vie et de la mort, de l'oubli et du pardon.



Silence. On entend les pentures qui grincent des cris du passé.